

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ANTHROPOLOGIE ET HISTOIRE

Gagné, Natacha
Université Laval, Canada

Date de publication : 2017-11-05

DOI : <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.060>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

On a longtemps vu l'histoire et l'anthropologie comme deux disciplines très distinctes n'ayant pas grand-chose en partage. Jusqu'au début du XXe siècle, l'histoire fut essentiellement celle des « civilisés », des Européens et donc des colonisateurs. Si les colonisés n'étaient pas complètement absents du tableau, ils étaient, au mieux, des participants mineurs. L'anthropologie, pour sa part, s'est instituée en ayant pour objet la compréhension des populations lointaines, les « petites sociétés », autochtones et colonisées, ces populations vues comme hors du temps et de l'histoire.

Cette situation était le produit d'une division traditionnelle (Harkin 2010 : 114) – et coloniale (Naepels 2010 : 878) – du travail entre histoire et anthropologie. Celle-ci se prolongeait dans le choix des méthodes : les historiens travaillaient en archives alors que les anthropologues s'intéressaient aux témoignages oraux et donc, s'adonnaient à l'enquête de terrain. Les deux disciplines divergeaient également quant à la temporalité: «[p]our l'histoire, [...] le temps est une sorte de matière première. Les actes s'inscrivent dans le temps, modifient les choses tout autant qu'ils les répètent. [...] Pour l'anthropologue, s'il n'y prend garde, le temps passe en arrière-plan, au profit d'une saisie des phénomènes en synchronie» (Bensa 2010 : 42). Ces distinctions ne sont plus aujourd'hui essentielles, en particulier pour «l'anthropologie historique», champ de recherche dont se revendiquent tant les historiens que les anthropologues, mais il n'en fut pas de tout temps ainsi.

Après s'être d'abord intéressés à l'histoire des civilisations dans une perspective évolutionniste et spéculative, au tournant du siècle dernier, les pères de l'anthropologie, tant en France (Émile Durkheim, Marcel Mauss), aux États-Unis (Franz Boas), qu'en Angleterre (Bronislaw Malinowski, Alfred Radcliffe-Brown), prendront fermement leurs distances avec cette histoire. Les questions de méthode,

comme le développement de l'observation participante, et l'essor de concepts qui devinrent centraux à la discipline tels que «culture» et «fonction» furent déterminants pour sortir de l'idéologie évolutionniste en privilégiant la synchronie plutôt que la diachronie et les généalogies. On se détourna alors des faits uniques pour se concentrer sur ceux qui se répètent (Bensa 2010 : 43). On s'intéressa moins à l'accidentel, à l'individuel, pour s'attacher au régulier, au social et au culturel. Sans être nécessairement antihistoriques, ces précepteurs furent largement ahistoriques (Evans-Pritchard 1962: 172), une exception ayant été Franz Boas – et certains de ses étudiants, tels Robert Lowie ou Melville J. Herskovits – avec son intérêt pour les contacts culturels et les particularismes historiques.

Du côté de l'histoire, on priorisait la politique, l'événement et les grands hommes, ce qui donnait lieu à des récits plutôt factuels et athéoriques (Krech 1991: 349) basés sur les événements «vrais» et uniques qui se démarquaient de la vie «ordinaire». Les premiers essais pour réformer l'histoire eurent lieu en France, du côté des historiens qui seront associés aux Annales, un nom qui réfère à la fois à une revue scientifique fondée en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre et à une École d'historiens français qui renouvela la façon de penser et d'écrire l'histoire, en particulier après la Seconde Guerre mondiale (Krech 1991; Schöttler 2010). L'anthropologie et la sociologie naissantes suscitèrent alors l'intérêt chez ce groupe d'historiens à cause de la variété de leurs domaines d'enquête, mais également par leur capacité à enrichir une histoire qui n'était plus conçue comme un tableau ou un simple inventaire. Les fondateurs de la nouvelle École française des Annales décrivent leur approche comme une «histoire totale», expression qui renvoie à l'idée de totalité développée par les durkheimiens, mais également à l'idée de synthèse du philosophe et historien Henry Berr (Schöttler 2010: 34-37). L'histoire fut dès lors envisagée comme une science sociale à part entière, s'intéressant aux tendances sociales qui orientent les singularités. L'ouvrage fondateur de Marc Bloch, *Les rois thaumaturges* (1983 [1924]), pose les jalons de ce dépassement du conjoncturel. Il utilise notamment la comparaison avec d'autres formes d'expériences humaines décrites notamment dans *Le Rameau d'Or* (1998 [1924; 1890 pour l'édition originale en anglais]) de James G. Frazer et explore le folklore européen pour dévoiler les arcanes religieux du pouvoir royal en France et en Angleterre (Bensa 2010; Goody 1997). Il s'agit alors de faire l'histoire des «mentalités», notion qui se rapproche de celle de «représentation collective» chère à Durkheim et Mauss (sur ce rapprochement entre les deux notions et la critique qui en a été faite, voir Lloyd 1994).

Les travaux de la deuxième génération des historiens des Annales, marqués par la publication de l'ouvrage de Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* en 1949, et son arrivée en 1956 à la direction de la revue, peuvent encore une fois mieux se comprendre dans l'horizon du dialogue avec l'anthropologie, d'une part, et avec les area studies qui se développèrent aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, de l'autre (Braudel 1958). Le projet est de rapporter «la spécificité des acteurs singuliers, des dates et des événements à des considérations plus vastes sur la transformation lente des mœurs et des représentations. Le travail ne consiste pas seulement à capter au projet de l'histoire des rubriques chères à l'anthropologie, mais aussi à caractériser une époque [et une région] par sa façon de percevoir et de penser le monde» (Bensa 2010: 46). Il s'agit

alors de faire l'histoire des structures, des conjonctures et des mentalités (Schöttler 2010: 38).

Les travaux de cette deuxième génération des Annales s'inscrivent dans un vif débat avec l'anthropologie structuraliste de Claude Lévi-Strauss. Si tant Braudel que Lévi-Strauss voulaient considérer les choses de façon globale, Lévi-Strauss situait la globalité dans un temps des sociétés des origines, comme si tout s'était joué au départ et comme si l'histoire n'en était qu'un développement insignifiant. Pour sa part, Braudel, qui s'intéressait à l'histoire sérielle et à la longue durée, situait plutôt la globalité dans un passé qui sert à comprendre le présent et, jusqu'à un certain point, à prévoir ce qui peut se passer dans le futur. Ce qui constitue le fond de leur opposition est que l'un s'intéresse à l'histoire immobile alors que l'autre s'intéresse à l'histoire de longue durée, soit l'histoire quasi immobile selon laquelle, derrière les apparences de la reproduction à l'identique, se produisent toujours des changements, même très minimes. Dans les deux cas, «l'événementiel» ou ce qui se passe à la «surface» sont à l'opposé de leur intérêt pour la structure et la profondeur, même si ces dernières ne sont pas saisies de la même façon. Pour Braudel, la structure est pleinement dans l'histoire; elle est réalité concrète et observable qui se décèle notamment dans les réseaux de relations, de marchandises et de capitaux qui se déploient dans l'espace et qui commandent les autres faits dans la longue durée (Dosse 1986: 89). Les travaux de Braudel et son concept d'«économie-monde» inspireront plusieurs anthropologues, dont un Marshall Sahlins et un Jonathan Friedman à partir du tournant des années 1980. Pour Lévi-Strauss, la structure profonde, celle qui correspond aux enceintes mentales humaines, «ne s'assimile pas à la structure empirique, mais aux modèles construits à partir de celle-ci» (Dosse 1986: 85). Elle est donc hors de l'histoire. Comme le rappelait François Hartog (2014 [2004]: 287), Lévi-Strauss a souvent dit «rien ne m'intéresse plus que l'histoire. Et depuis fort longtemps!» (1988: 168; voir d'ailleurs notamment Lévi-Strauss 1958, 1983), tout en ajoutant «l'histoire mène à tout, mais à condition d'en sortir» (Lévi-Strauss 1962: 348)!

Parallèlement à l'entreprise déhistoricisante de Lévi-Strauss, d'autres anthropologues insistent au contraire à la même époque sur l'importance de réinsérer les institutions étudiées dans le mouvement du temps. Ainsi, Edward E. Evans-Pritchard, dans sa célèbre conférence Marett de 1950 qui sera publiée en 1962 sous le titre «Anthropology and history», dénonce le fait que les généralisations en anthropologie autour des structures sociales, de la religion, de la parenté soient devenues tellement généralisées qu'elles perdent toute valeur. Il insiste sur la nécessité de faire ressortir le caractère unique de toute formation sociale. C'est pour cette raison qu'il souligne l'importance de l'histoire pour l'anthropologie, non pas comme succession d'événements, mais comme liens entre eux dans un contexte où on s'intéresse aux mouvements de masse et aux grands changements sociaux. En invitant notamment les anthropologues à faire un usage critique des sources documentaires et à prendre en considération des traditions orales pour comprendre le passé et donc la nature des institutions étudiées, Evans-Pritchard (1962: 189) en appelle à une combinaison des points de vue historique et fonctionnaliste. Il faut s'intéresser à l'histoire pour éclairer le présent et comment les institutions en sont venues à être ce qu'elles sont. Les deux disciplines auraient donc été pour lui indissociables (Evans-Pritchard 1962: 191).

Au milieu du XXe siècle, d'autres anthropologues s'intéressaient aux changements sociaux et à une conception dynamique des situations sociales étudiées, ce qui entraîna un intérêt pour l'histoire, tels que ceux de l'École de Manchester, Max Gluckman (1940) en tête. En France, inspiré notamment par ce dernier, Georges Balandier (1951) insista sur la nécessité de penser dans une perspective historique les situations sociales rencontrées par les anthropologues, ce qui inaugura l'étude des situations coloniales puis postcoloniales, mais aussi de l'urbanisation et du développement. Cette importance accordée à l'histoire se retrouva chez les anthropologues africanistes de la génération suivante tels que Jean Bazin, Michel Izard et Emmanuel Terray (Naepels 2010 : 876).

Le dialogue entre anthropologie et histoire s'est développé vers la même époque aux États-Unis. Après le passage de l'Indian Claims Commission Act en 1946, qui établit une commission chargée d'examiner les revendications à l'encontre de l'État américain en vue de compensations financières pour des territoires perdus par les nations autochtones à la suite de la violation de traités fédéraux, on assista au développement d'un nouveau champ de recherche, l'ethnohistoire, qui se dota d'une revue en 1954, *Ethnohistory*. Ce nouveau champ fut surtout investi par des anthropologues qui se familiarisèrent avec les techniques de l'historiographie. La recherche, du moins à ses débuts, avait une orientation empirique et pragmatique puisque les chercheurs étaient amenés à témoigner au tribunal pour ou contre les revendications autochtones (Harkin 2010). Les ethnohistoriens apprirent d'ailleurs à ce moment à travailler pour et avec les Autochtones. Les recherches visaient une compréhension plus juste et plus holiste de l'histoire des peuples autochtones et des changements dont ils firent l'expérience. Elles ne manquèrent cependant pas de provoquer un certain scepticisme parmi les anthropologues «de terrain» pour qui rien ne valait la réalité du contact et les sources orales et pour qui les archives, parce qu'étant celles du colonisateur, étaient truffées de mensonges et d'incompréhensions (Trigger 1982: 5). Ce scepticisme s'estompa à mesure que l'on prit conscience de l'importance d'une compréhension du contexte historique et de l'histoire coloniale plus générale pour pouvoir faire sens des données ethnologiques et archéologiques.

L'ethnohistoire a particulièrement fleuri en Amérique du Nord, mais très peu en Europe (Harkin 2010; Trigger 1982). On retrouve une tradition importante d'ethnohistoriens au Québec, qu'on pense aux Bruce Trigger, Toby Morantz, Rémi Savard, François Trudel, Sylvie Vincent. L'idée est de combiner des données d'archives et des données archéologiques avec l'abondante ethnographie. Il s'agit également de prendre au sérieux l'histoire ou la tradition orale et de confronter les analyses historiques à l'interprétation qu'ont les acteurs de l'histoire coloniale et de son impact sur leurs vies. La perspective se fit de plus en plus émique au fil du temps, une attention de plus en plus grande étant portée aux sujets. Le champ de recherche attira graduellement plus d'historiens.

La fin des années 1960 fut le moment de la grande rencontre entre l'anthropologie et l'histoire avec la naissance, en France, de «l'anthropologie historique» ou «nouvelle histoire» et, aux États-Unis, de la «New Cultural History». L'attention passa des structures et des processus aux cultures et aux expériences de

vie des gens ordinaires. La troisième génération des Annales fut au cœur de ce rapprochement: tout en prenant ses distances avec la «religion structuraliste» (Burguière 1999), la fascination pour l'anthropologie était toujours présente, produisant un déplacement d'une histoire économique et démographique vers une histoire culturelle et ethnographique. Burguière (1999) décrivait cette histoire comme celle des comportements et des habitudes, marquant un retour au concept de «mentalité» de Bloch. Les inspirations pour élargir le champ des problèmes posés furent multiples, en particulier dans les champs de l'anthropologie de l'imaginaire et de l'idéologique, de la parenté et des mythes (pensons aux travaux de Louis Dumont et de Maurice Godelier, de Claude Lévi-Strauss et de Françoise Héritier). Quant à la méthode, la description dense mise de l'avant par Clifford Geertz (1973), la microhistoire dans les traces de Carlo Ginzburg (1983) et l'histoire comparée des cultures sous l'influence de Jack Goody (1979 [1977]) permirent un retour de l'événement et du sujet, une attention aux détails qui rejoignit celle que leur accordait l'ethnographie, une conception plus dynamique des rapports sociaux et une réinterrogation des généralisations sur le long terme (Bensa 2010: 49; Schmitt 2008). Aux États-Unis, la «New Cultural History», qui s'inscrit dans les mêmes tendances, inclut les travaux d'historiens comme Robert Darnon, Natalie Zemon Davis, Dominick La Capra (Iggers 1997; Krech 1991; Harkin 2010).

L'association de l'histoire et de l'anthropologie est souvent vue comme ayant été pratiquée de manière exemplaire par Nathan Wachtel, historien au sens plein du terme, mais également formé à l'anthropologie, ayant suivi les séminaires de Claude Lévi-Strauss et de Maurice Godelier (Poloni-Simard et Bernand 2014: 7). Son ouvrage, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570*, qui parut en 1971 est le résultat d'un va-et-vient entre passé et présent, la combinaison d'un travail en archives avec des matériaux peu exploités jusque-là, comme les archives des juges de l'Inquisition et les archives administratives coloniales, et de l'enquête de terrain ethnographique. Cet ouvrage met particulièrement en valeur la capacité d'agir des Autochtones dans leur rapport avec les institutions et la culture du colonisateur. Pour ce faire, il appliqua la méthode régressive mise en avant par Marc Bloch, laquelle consiste à «lire l'histoire à rebours», c'est-à-dire à «aller du mieux au moins bien connu» (Bloch 1931: xii).

Du côté des anthropologues, l'anthropologie historique est un champ de recherche en effervescence depuis les années 1980 (voir Goody 1997 et Naepels 2010 pour une recension des principaux travaux). Ce renouveau prit son essor notamment en réponse aux critiques relatives à l'essentialisme, au culturalisme, au primitivisme et à l'ahistoricisme (voir Fabian 2006 [1983]; Thomas 1989; Douglas 1998) de la discipline anthropologique aux prises avec une «crise de la représentation» (Said 1989) dans un contexte plus large de décolonisation qui l'engagea dans un «tournant réflexif» (Geertz 1973; Clifford et Marcus 1986; Fisher et Marcus 1986). Certains se tournèrent vers l'histoire en quête de nouvelles avenues de recherche pour renouveler la connaissance acquise par l'ethnographie en s'intéressant, d'un point de vue historique, aux dynamiques sociales internes, aux régimes d'historicité et aux formes sociales de la mémoire propres aux groupes auprès desquels ils travaillaient (Naepels 2010: 877). Les anthropologues océanistes participèrent grandement à ce renouveau en discutant de la nécessité et des

possibilités d'une anthropologie historiquement située (Biersack 1991; Barofsky 2000; Merle et Naepels 2003) et par la publication de plusieurs monographies portant en particulier sur la période des premiers contacts entre sociétés autochtones et Européens et les débuts de la période coloniale (entre autres, Denning 1980; Sahlins 1981, 1985; Valeri 1985; Thomas 1990). L'ouvrage maintenant classique de Marshall Sahlins, *Islands of History* (1985), suscite des débats vigoureux qui marquent l'histoire de la discipline anthropologique à propos du relativisme en anthropologie, de l'anthropologie comme acteur historique, de l'autorité ethnographique, de la critique des sources archivistiques, des conflits d'interprétation et du traitement de la capacité d'agir des populations autochtones au moment des premiers contacts avec les Européens et, plus largement, dans l'histoire (pour une synthèse, voir Kuper 2000).

Pour ce qui est de la situation coloniale, le 50^e anniversaire de la publication du texte fondateur de Balandier de 1951, au début des années 2000, fut l'occasion de rétablir, d'approfondir et, dans certains cas, de renouveler le dialogue non seulement entre anthropologues et historiens, mais également entre chercheurs français et américains. Les nouvelles études coloniales qui sont en plein essor invitent à une analyse méticuleuse des situations coloniales d'un point de vue local de façon à en révéler les complexités concrètes. On y insiste aussi sur l'importance de questionner les dichotomies strictes et souvent artificielles entre colonisateur et colonisé, Occident et Orient, Nord et Sud. Une attention est aussi portée aux convergences d'un théâtre colonial à un autre, ce qui donne une nouvelle impulsion aux analyses comparatives des colonisations (Sibeud 2004: 94) ainsi qu'au besoin de varier les échelles d'analyse en établissant des distinctions entre les dimensions coloniale et impériale (Bayart et Bertrand 2006; Cooper et Stoler 1997; Singaravélou 2013; Stoler, McGranahm et Perdue 2007) et en insérant les histoires locales dans les processus de globalisation, notamment économique et financière, comme l'ont par exemple pratiqué les anthropologues Jean et John Comaroff (2010) sur leur terrain sud-africain. Ce «jeu d'échelles», représente un défi important puisqu'il force les analystes à constamment franchir les divisions persistantes entre aires culturelles (Sibeud 2004: 95). Ce renouveau a également stimulé une réflexion déjà amorcée sur l'usage des archives coloniales ainsi que sur le contexte de production et de conservation d'une archive (Naepels 2011; Stoler 2009), mais également sur les legs coloniaux dans les mondes actuels (Bayart et Bertrand 2006; De l'Estoile 2008; Stoler 2016).

Références

Balandier, G. (1951), «La situation coloniale: approche théorique». *Cahiers internationaux de sociologie*, vol.11, p.44-79. <https://doi.org/10.3917/cis.110.0009>

Bayart, J.-F. et R. Bertrand (2006), «De quel "legs colonial" parle-t-on?» *Esprit*, n°330, p.134-160. <https://doi.org/10.3917/espri.0612.0134>

Bensa, A. (2010), «Anthropologie et histoire». Dans Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats I*, Paris, Gallimard, coll. Folio Histoire, p.42-63.

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2020. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Gagné, Natacha (2017-11-05), Anthropologie et histoire. Anthropen. <http://doi.org/10.17184/eac.anthropen.060>

Biersack, A. (dir.) (1991), *Clio in Oceania: Toward a Historical Anthropology*. Washington, Smithsonian Institution Press.

Bloch, M. (1983) [1924], *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale, particulièrement en France et en Angleterre*. Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Histoires.

Borosfsky, R. (dir.) (2000), *Remembrance of Pacific pasts: An invitation to remake history*. Honolulu, University of Hawai'i Press.

Braudel, F. (1990) [1949], *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, Armand Colin.

– (1958), «Histoire et science sociale: la longue durée». *Annales - Économies, Sociétés, Civilisations*, vol.13, n°4, p.725-753.
<https://doi.org/10.3406/ahess.1958.2781>

Burguière, A. (1999), «L'anthropologie historique et l'école des annales». *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, n°22.
<http://ccrh.revues.org/index2362.html>

Clifford, J. et G.E. Marcus (dir.) (1986), *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press.

Comaroff, J. et J. Comaroff (2010), «L'échelle inconfortable de l'ethnographie. Anthropologie postcoloniale et violence de l'abstraction». Dans J. Comaroff et J. Comaroff, *Zombies et frontières à l'ère néo-libérale*, Paris, Les Prairies ordinaires.

Cooper, F. et L.A. Stoler (dir.) (1997), *Tensions of Empire: Colonial Cultures in a Bourgeois World*. Berkeley, University of California Press.

de L'Estoile, B. (2008), «The Past as it Lives Now: an Anthropology of Colonial Legacies». *Social Anthropology/Antropologie sociale*, vol.16, n°3, p. 267-279.
<https://doi.org/10.1111/j.1469-8676.2008.00050.x>

Dening, G. (1980), *Islands and Beaches, Discourse on a Silent Land: Marquesas 1774-1880*. Honolulu, University of Hawai'i Press.

Dosse, F. (1986), «Les habits neufs du président Braudel». *EspacesTemps*, n°34-35, p.83-93. <https://doi.org/10.3406/espat.1986.3356>

Douglas, B. (1998), *Across the Great Divide: Journeys in History and Anthropology*. Amsterdam, Harwood Academic Publishers.

Evans-Pritchard, E.E. (1962), «History and Anthropology». Dans E.E. Evans-Pritchard, (dir.), *Essays in Social Anthropology*, New York, The Free Press of Glencoe, p.46-65.

Fabian, J. (2006) [1983], *Le Temps et les autres. Comment l'anthropologie construit son objet*. Toulouse, Anacharsis.

Fisher, M.J. et G.E. Marcus (dir.) (1986), *Anthropology as Cultural Critique*. Chicago, University of Chicago Press.

Frazer, J.G. (1998) [1924], *Le Rameau d'Or*. Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 4 tomes.

Geertz, C. (1973), *The Interpretation of Cultures*. New York, Basic Books.

Ginzburg, C. (1983), *The Night Battles: Witchcraft and Agrarian Cults in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*. Baltimore, Johns Hopkins University Press.
<https://doi.org/10.4324/9780203819005>

Gluckman, M. (1940), «Analysis of a Social Situation in Modern Zululand». *Bantu Studies*, vol.14, p.1-30. <https://doi.org/10.1080/02561751.1940.9676107>

Goody, J. (1979) [1977], *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Paris, Minuit.

– (1997), «Histoire et anthropologie. Convergences et divergences». *Ethnologie française*, vol.17, n°3, p.282-293. <https://www.jstor.org/stable/40989895>

Harkin, M.E. (2010), «Ethnohistory's Ethnohistory: Creating a Discipline from the Ground Up». *Social Science History*, vol.34, n°2, p.113-128.
<http://muse.jhu.edu/article/381460>

Hartog, F., (2014) [2004], «Le regard éloigné. Lévi-Strauss et l'histoire». Dans M. Izard et Y.-J. Harder (dir.), *Claude Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, coll. Champs, p.287-306. <https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.1388>

Iggers, G.G. (1997), *Historiography in the Twentieth Century: From Scientific Objectivity to the Postmodern Challenge*. Middletown, Wesleyan University Press.

Krech III, S. (1991), «The State of Ethnohistory». *Annual Review of Anthropology*, vol.20, p.345-375. <https://www.jstor.org/stable/2155805>

Kuper, A. (2000), *Culture: The Anthropologists' Account*. Cambridge, Harvard University Press.

Lévi-Strauss, C. (1958) [1949], «Histoire et ethnologie». Dans C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, p.3-33.

– (1962), *La pensée sauvage*. Paris, Plon.

- (1983), «Histoire et ethnologie». *Annales ESC*, n°38, p.1217-1231.
https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1983_num_38_6_411017
- (1988), *De près et de loin. Entretiens avec Didier Eribon*. Paris, Odile Jacob.
- Lloyd, G.E.R. (1994), *Pour en finir avec les mentalités*. Paris, La Découverte.
- Merle, I. et M. Naepels (2003), «Comme à la limite de la mer...». Dans I. Merle et M. Naepels (dir.), *Les rivages du temps. Histoire et anthropologie du Pacifique*, Paris, L'Harmattan, coll. Cahiers du Pacifique Sud contemporain, p.11-321.
- Naepels, M. (2010), «Anthropologie et histoire: de l'autre côté du miroir disciplinaire». *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol.65, n°4, p. 873-884.
<https://doi.org/10.1017/s0395264900036787>
- (2011), *Ethnographie, pragmatique, histoire*. Paris, Publications de la Sorbonne, coll. Itinéraires.
- Poloni-Simard, J. et C. Bernand (2014), «Un historien-anthropologue en Amérique». Dans J.C. Garavaglia, J. Poloni-Simard et G. Rivières (dir.), *Au miroir de l'anthropologie historique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p.7-12.
<https://doi.org/10.4000/books.pur.43726>
- Sahlins, M. (1981), *Historical Metaphors and Mythical Realities: Structure in the Early History of the Sandwich Islands Kingdom*. Ann Arbor, University of Michigan Press.
<https://doi.org/10.3998/mpub.6773>
- (1985), *Islands of History*. Chicago, University of Chicago Press.
- Said, E.W. (1989), «Representing the Colonized: Anthropology's Interlocutors». *Critical Inquiry*, vol.15, n°2, p.205-225. <https://doi.org/10.1086/448481>
- Schmitt, J.-C. (2008), «Anthropologie historique». *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA*, hors-série n°2. <https://doi.org/10.4000/cem.8862>
- Shöttler, P. (2010), «Annales». Dans C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats I*, Paris, Gallimard, coll. Folio Histoire, p.33-41.
- Sibeud, E. (2004), «Post-Colonial et Colonial Studies: enjeux et débats». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol.5, n°51-4bis, p.87-95.
<https://doi.org/10.3917/rhmc.515.0087>
- Singaravélou, P. (dir.) (2013), *Les empires coloniaux, XIXe-XXe siècle*. Paris, Le Seuil, coll. Points. <http://www.seuil.com/ouvrage/les-empires-coloniaux-pierre-singaravelou/9782757828434>

Stoler, A.L. (2009), *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*. Princeton, Princeton University Press.
<https://press.princeton.edu/titles/8821.html>

– (2016), *Duress: Imperial Durabilities in our Times*. Durham, Duke University Press.
<https://www.dukeupress.edu/duress>

Stoler, A.L., C. Mcgranahan et P.C. Perdue (dir.) (2007), *Imperial Formations*. Santa Fe, SAR Press.

Thomas, N. (1989), *Out of Time: History and Evolution in Anthropological Discourse*. Cambridge, Cambridge University Press.

– (1990), *Marquesan Societies: Inequality and Political Transformation in Eastern Polynesia*. New York et Oxford, Clarendon/Oxford University Press.

Trigger, B.G. (1982), «Ethnohistory: Problems and Prospects». *Ethnohistory*, vol.29, n°1, p.1-19. <https://doi.org/10.2307/481006>

Valeri, V. (1985), *Kinship and Sacrifice: Ritual and Society in Ancient Hawaii*. Chicago, University of Chicago Press.

Watchel, N. (1971), *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570*. Paris, Gallimard.